Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 50 (1958)
Heft: 6-7

Artikel: Ainsi mourut de la peste la fille de Ramsara...
Autor: Gascar, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-385054

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le travail n'est pas seulement un sacrifice, un désagrément, une peine compensée par un revenu monétaire. Il est manifeste que *le travail comporte lui-même aussi des satisfactions:* besoin d'activité, joie de la création, désir de commander, de faire mieux que les autres, d'obtenir des félicitations, d'être envié, admiré, honoré, de faire envie même. L'idéal ne consiste-t-il pas dans la possibilité de gagner sa vie par un travail donnant entière satisfaction? C'est pourquoi il s'agit d'inculquer aux jeunes générations l'art de comprendre leur entourage, de se situer par rapport au milieu dans lesquelles elles vivront, de comprendre les problèmes d'autrui sans préjugé, sans idée préconçue, sans parti pris, pour donner enfin à la vie des réponses dignes des hommes.

Si Deschanel a fort bien dit: « La femme est la première éducatrice; mais elle ne peut donner plus d'instruction qu'elle n'en a reçu elle-même; si elle a reçu des idées fausses, elles les transmet à son enfant », il est sage de conclure avec Mme Bugnion-Secrétan, commissaire nationale de la Fédération des éclaireuses suisses, que pour concourir à chances égales avec le jeune homme, *la jeune fille doit recevoir la même éducation que son frère:* même discipline de l'esprit, même culture générale, même formation professionnelle ou même apprentissage.

Ainsi mourut de la peste la fille de Ramsara...

Par *Pierre Gascar*

Il n'y avait pas si longtemps que les habitants étaient rentrés dans leur village: la vie reprenait mal dans les rues que le vent de la solitude avait un peu ensablées; pas si longtemps qu'on avait descendu le drapeau rouge qui, au-dessus des toits d'herbe blonde, signalait la présence du mal.

A quelques centaines de mètres du village, on voyait encore les huttes de branches où les habitants avaient vécu, pendant près de trois mois. On ne les avait pas toutes démolies: elles pouvaient servir, à nouveau, un jour. Les maisons qu'on réoccupait avec lenteur restaient vaguement suspectes. La confiance tardait à revenir. Les gens semblaient dépaysés. Pourtant, cette fois l'épidémie n'avait pas été trop cruelle; seule, la fille de Ramsara manquait. C'est avec elle que tout avait commencé.

Dans cette région de l'Uttar Pradesh, un peu au nord-est de Lucknow, la peste était une malédiction familière. On a toujours parlé de « Mahamari », la grande mort. Elle va de village en village jusqu'au-delà de Baranbanki. Elle s'éloigne parfois, puis, soudain, se rap-

proche, tue dix personnes dans un village proche, mais épargne le vôtre. Alors on se met à croire qu'elle vous a oublié pour toujours. Et puis, un jour... D'abord, ce sont les rats. Il ne faut pourtant pas s'effrayer tout de suite. Il n'est pas un seul village dans la région où quelques rats ne meurent chaque jour, tout au long de l'an. Ils meurent de la peste, bien sûr, mais tant qu'il ne s'agit que d'un ou de deux rats à la fois, il serait absurde de plier bagage et d'aller s'installer dans les huttes en plein champ. A partir de septembre, il est bon cependant de surveiller de plus près la mort des rats. Septembre a toujours marqué le début de la saison de la peste, qui ne finit qu'en mai. Trois mois par an seulement pour respirer. Ce sont les mois les plus chauds, les plus secs, les mois où la vie est plus dure encore. On ne sort des menaces de la mort que pour entrer dans les souffrances de la vie.

Ce fut en août, l'an dernier, qu'ici les rats commencèrent à mourir chaque jour davantage. On en trouvait dans les pièces sombres des maisons et jusque dans la rue. Les petits rongeurs gris et noirs qui vivent sur les toits d'herbe sèche se mirent à mourir à leur tour. Ils tombaient des toits et on voyait, çà et là, leurs cadavres au ras des murs. Une certaine nervosité régnait maintenant dans le village. Les gens déjà âgés, surtout, étaient inquiets: ils avaient tous connu de grandes pestes et ces dizaines de rats morts, chaque jour, semblaient bien en annoncer le retour.

La fille de Ramsara ne connaissait pas, elle, cette anxiété. Elle avait 14 ans, elle était belle, ses parents lui cherchaient un mari. L'après-midi, elle traversait le village et allait coudre chez sa grand-mère. Elle s'asseyait dans un coin de la pièce où était le fourneau sans cheminée, dont la fumée lui piquait un peu les yeux, parfois. La grand-mère, accroupie près du fourneau, parlait des difficultés de la vie. La concorde régnait entre les Hindous et les Musulmans, dans le village. La famille Ramsara était musulmane, la jeune fille, elle, parlait peu. Elle devait penser à son mariage. Un soir, en se levant, pour rentrer chez ses parents, elle vit qu'un rat était venu mourir derrière le tabouret très bas sur lequel elle était restée assise. Elle ne s'en effraya pas: depuis quelque jours, on ne cessait de trouver des rats morts ici et là et jusqu'à une trentaine dans la maison de ses parents à l'autre bout du village. Alors, pour un seul rat... Une semaine plus tard, la fille de Ramsara était morte.

Ainsi se transmet la peste

C'était, comme toujours ici, la peste bubonique, une fièvre très forte d'abord, un cercle de fer se resserrant autour de la tête, des vomissements, les ganglions de l'aine qui enflent, l'inconscience enfin. La fille de Ramsara était morte moins de deux jours après les pre-

miers symptômes. Elle était morte au fond d'un village désert. Les habitants, pris de peur, avaient tous quitté leurs maisons, hissé le drapeau rouge, envoyé un messager jusqu'à la ville la plus proche où se trouvait une équipe sanitaire. Lorsque les jeeps chargées de DDT et de médicaments arrivèrent dans un nuage de poussière, il était trop tard. Trop tard pour la fille de Ramsara, en tout cas.

Le système de propagation de la peste est simple. Les puces du rat infecté, quittant le rongeur après sa mort, comme elles le font toujours, étaient venues sur la jeune fille et lui avaient transmis le mal. Mais le rat considéré jusqu'à présent comme réservoir de l'infection n'est probablement qu'un agent intermédiaire de l'infection. Comme l'homme, il est certainement, lui aussi, une victime de la peste.

Il y a très peu de temps qu'on connaît l'espèce animale qui constitue le réservoir de la peste dans cette région, si peu de temps que cette découverte est encore controversée dans les milieux scientifiques. C'est un chercheur français, le docteur Baltazard, actuellement directeur de l'Institut Pasteur de Téhéran, qui désigna le premier le « merion » comme la souche de la peste. Le merion est un très petit rongeur, assez semblable à la gerboise. Il vit de préférence dans les champs non cultivés. On le trouve surtout au Kurdistan, en Iran. On ne sait encore si le merion pestiféré meurt de la peste. On ne découvre jamais sa dépouille, emportée, pense-t-on, par les corbeaux et les vautours. Ce qui paraît sûr, c'est que le merion passe ses puces aux autres rongeurs et jusqu'aux rats domestiques. Dans quelques cas seulement, il n'y a pas ces intermédiaires entre le merion et l'homme. En labourant, un paysan démolit un nid de merions qui s'enfuient, abandonnant quelques puces dans leur refuge. Elles sautent sur le paysan. Cela se produit surtout pendant les trois mois chauds qui s'accompagnent d'un recul de la peste. Les puces redoutent la sécheresse, l'excessive chaleur et, au lieu de rester sur le merion obligé de sortir en plein soleil pour trouver sa nourriture, elles l'attendent à l'ombre, au fond du nid. Le reste de l'année, elles sont, en revanche, de toutes les promenades et se propagent parmi les rongeurs du pays. En Inde, c'est un autre petit rongeur sauvage, le « tatera Indica », qui semble être le réservoir de la maladie.

Aussi, dès septembre, dès que la saison de la peste commence, évite-t-on de tuer les rats. Toutes leurs puces infectées les quitteraient et viendraient sur les êtres humains. On objectera qu'elles viendront sur eux de toute façon puisque les rats pestiférés meurent. Mais non, ils ne meurent pas tous. Certains sont protégés par une immunité naturelle ou acquise. Les rats qui ne meurent pas de la peste donnent naissance à des rats également immunisés. A une épidémie de peste parmi les rats succède donc une période où les rats ne meurent plus ou presque plus de la peste. Période assez brève: l'immunité semble s'éteindre au bout de deux ou trois générations. La durée de la vie du rat étant de trois ou quatre ans, c'est environ dix ans après une

épidémie que la peste redevient mortelle pour les rats. Alors les hommes sont de nouveau exposés.

Dans cette région de l'Uttar Pradesh, l'échéance était venue. La dernière épidémie importante avait sévi dans les années 1946 et 1947. Dix années s'étaient écoulées avec des petites flambées de peste, quelques morts ici et là.

— J'ai le sentiment que quelque chose d'assez sérieux se prépare, me dit le médecin indien. Venez, nous allons faire une tournée d'inspection.

Alerte au village

Nous roulâmes longtemps le long d'un canal. La journée était pure, l'air presque frais. Une grande plaine claire, peu cultivée, s'étendait jusqu'aux montagnes du Népal, indistinctes au loin dans une brume de lumière. Une touffe d'arbres signalait un village où conduisait un chemin de terre.

La jeep stoppa près du puits. Les habitants nous avaient aperçus sur la route depuis longtemps déjà et avaient reconnu la voiture. Il y avait tout un groupe pour nous accueillir. Il s'avança vers nous. Mais que contenaient ces pots de terre que quatre hommes tenaient entre leurs mains? Le médecin s'était approché:

— Venez voir, me dit-il.

Je me penchai au-dessus des pots. Ils contenaient des rats morts. Un des rats agonisait encore. Je remarquai que ses pattes étaient bleues. La peste était dans le village.

Nous étions entrés dans une maison. Une femme couverte de voiles noirs s'enfuit dans une pièce voisine. L'homme qui se tenait devant nous semblait las et âgé. Je lui fis demander s'il avait peur de la peste.

— Bah! il faut bien mourir un jour, répondit-il.

Combien avait-il d'enfants?

— J'en ai eu dix.

– Et maintenant?

— Il en reste un... Sept ans.

Une petite sandale d'enfant traînait sur le sol de terre battue. Trop petite pour un enfant de sept ans. Un vestige.

— C'est le maire du village, me dit le médecin quand nous sortîmes. Un des mieux pourvus parmi les habitants, deux hectares de terre, un peu de riz, de cannes à sucre. De quoi ne pas mourir tout à fait de faim. Mais contre les maladies? Le dispensaire le plus proche est à douze kilomètres. Alors on se fait soigner par le « hakim »...

C'est le nom des guérisseurs locaux, des médecins aux herbes. Contre la peste, ils emploient une décoction de cactus...